

A propos d'un certain comparatisme

MICHEL MORVAN *

L'origine asiatique des Amérindiens ou tout au moins de la plupart d'entre eux est confirmée. La très haute fréquence des groupes Rhésus positif, la fréquence du sous-groupe R₂, la présence du groupe Diego et, côté HLA, la même haute fréquence en Asie et en Amérique de certains sous-groupes HLA, HLA2, HLA9 sont des caractères communs aux Amérindiens et aux Asiatiques. La permanence, au long des millénaires, des caractères sanguins est ici très précieuse».

Ces propos extraits de l'ouvrage de Jean Bernard intitulé *Le Sang et l'Histoire*¹, que les linguistes peuvent lire avec profit, doivent nous rappeler que des recherches de parenté génétique concernant des langues situées de chaque côté du Pacifique ne sont pas inutiles, même si elles sont parfois décriées. Elles ont préoccupé des comparatistes tels que Georges Dumézil ou Karl Bouda. Le premier a par exemple tenté une comparaison entre le turc et le quechua dans les années cinquante², le second une comparaison entre l'ouralien et le huave ou bien entre l'aïnou et le kashinawa du Pérou³. Ceci avec des fortunes diverses; mais on ne voit pas pour quelle raison ce qui est valable pour le sang ne le serait pas aussi, dans ce cas très spécifique, pour le langage. Certes il n'est pas question de mettre en évidence une parenté très étroite entre tel et tel idiome. Le passage des Proto-Mongols ou Proto-Sibériens vers le Nouveau Continent s'est effectué à date fort ancienne il y a environ vingt mille ans, voire davantage pour les premiers (on parle de trente mille ans ou cinquante mille ans chez certains auteurs, dont Jean Bernard) et s'est étalé sur une très longue période de temps sous forme de vagues successives au gré des conditions climatiques. Il est donc naturel que la parenté recherchée soit très lâche et très ténue. Mais il est également logique que l'on puisse découvrir de ci de là une vieille racine ou une vieille structure commune conservée depuis des temps immémoriaux.

Les travaux d'un G. Dumézil ou d'un K. Bouda, dans ce domaine des

* URA 04-1055 CNRS. Université de Bordeaux III.

1. Paris, 1984, 57.

2. In *Journal de la Société des américanistes*, XLIV, 1955, 17-38 et XLVI, 1957, 181-188.

3. Cf. HUAVESTUDIEN, *Études F-O*, I et III, 1964, 1966; *Fontes Linguae Vasconum*, Pampelune, 1971 (n.° 8), 119-125.

relations linguistiques Asie-Amérique, n'ont pas toujours convaincu; le principe, toutefois, était juste, et on aurait tort de renier ce qu'ils ont écrit. Peut-être n'ont-ils pas toujours observé ce qu'il convenait d'observer. Enfin il y a les modes; en ces dernières années du XX^e siècle, il est de bon ton de jeter le discrédit sur les rapprochements lexicaux et de brûler ce que l'on a adoré.

L'horizon est vaste, la grande forêt américaine s'étend à perte de vue. Le Nouveau Continent grouille de peuples et de langues, l'homme blanc n'est pas encore là, n'a pas encore décimé les Amérindiens. De l'Alaska à la Terre de Feu en passant par le Mexique, des hommes au teint cuivré, aux cheveux noirs et raides, à la pilosité peu abondante, aux yeux légèrement bridés, utilisent des idiomes archaïques, complexes, qui nous apparaissent encore bien souvent exotiques, quand ce n'est pas primitifs. A y regarder de plus près, ces idiomes venus de la nuit des temps, ou presque, présentent d'étonnantes convergences avec d'autres idiomes de l'Ancien Continent. Si l'on reprend l'idée que Dumézil avait développée jadis, on peut, par exemple, en observant le nahuatl, remarquer qu'un terme tel que *tepetl* «montagne» (*Popocatepetl*, etc.), formé d'un radical ou d'une racine **tepe* et du suffixe absolu *-tl*, pourrait correspondre au turc *tepe* «hauteur, colline», bien connu en toponymie (*Tepe Hisar*, *Karatepe*, *Gaziantep*). Si l'on examine des termes aussi fondamentaux que «père» ou «mère», on ne sera pas surpris de trouver ce que je nommerai des quasi-universaux. Dans plusieurs langues amérindiennes, le «père» se dit *tata*, *teit* ou encore *taita*⁴, ces formes étant probablement des redoublements expressifs à caractère hypocoristique. Elles rappellent de manière soutenue d'autres formes telles que l'éskimau *atāta* «père» ou le turc *ata* «id.», voire le basque *aita* «id.» (qui possède d'ailleurs une variante *atta* en guipuzcoan et bas-navarrais⁵). Le nahuatl offre ici une forme *tatli*⁶. On retrouve les mêmes formes dans la quasi totalité de l'Eurasie, tant en dravidien qu'en sanscrit, avec fréquemment la valeur sémantique «grand-père»: *tāta*, *tātta*⁷. Le même phénomène semble se reproduire avec la notion voisine «oncle» pour laquelle on voit apparaître un vocalisme différent. En amérindien on a cette fois des formes *toto*, *toti*⁸. On pourra les comparer au basque *oto* (bisc., guip.), *otto* (bas-nav., lab.), *oito* (bas-nav. or. de Mixe, selon une informatrice de Larribar⁹). On imagine bien sûr aisément que ces termes doivent être facilement utilisés par les enfants. Au demeurant, l'une des formes basques pour «grand-père» n'est autre qu'un simple redoublement *aitaita*¹⁰.

Le nom de la mère ou de la femme oscille, quant à lui, entre *ama* et *eme*, mais on peut observer également une série à base nasodentale du type *ana*,

4. Cf. Esher Matteson & al., *Comparative studies in amerindian languages*, La Haye/Paris, 1972, *Janua Linguarum. Indiana Univers. Series*, 127, p. 86.

5. R. M. Azkue, *Dicc. Vasco-esp.-fr.*, II, Bilbao, 1905, 144.

6. Cf. M. Launey, *Introd. à la langue et à la litt. aztèques*, I, Paris, 1981, 103.

7. Burrow/Emeneau, *A Dravid. Etymol. Dict.*, 1986², n.° 3160, p. 275.

8. Esher Matteson & al., *op. cit.*, *ibid.*

9. Cf. N. Moutard, *Quelques remarques sur des éléments de vocabulaire basque*, *La Linguistique*, 9, 1973/2, 109.

10. L. Micheleña & al., *Diccionario General Vasco (Orotariko Euskal Hiztegia)*, I, Bilbao, 1987, 407.

ou bien *na* directement, avec de multiples variations sur le thème, depuis le basque *no*, vocable à l'aide duquel on interpelle une femme, opposé à *to* pour les hommes, jusqu'au samoyède *ne* «femme» ou au chinois *nü* «id.», coréen *nu* «soeur», en passant par le hongrois *nő* «femme» ou le sumérien *nu* «femme, courtisane, veuve, hiérodoule «et sans oublier l'ostiak *ne*, *nāj* et peut-être le finnois *nainen* «femme». Le cas du basque *neska* «fille» est plus difficile, car *neska* possède un diminutif *neskato* «fillette». On pourrait cependant envisager un double diminutif, *neska* étant alors un éventuel diminutif d'une base **ne-* «femme» en proto-basque. Pour ce qui concerne les formes *ama* et *eme*, il faut se souvenir que *ama* «mère» existe simultanément en basque et en sumérien, par exemple ¹¹, mais que le japonais connaît aussi *ama* «nourrice» et le chinois *ma* «mère». Il n'est pas interdit de citer en outre: esp. *ama* «nourrice», vha. *amma* «id.». La forme *eme* peut être rencontrée en amérindien, langue zoque, où elle est «tia ex madre» selon R. de la Grasserie ¹². Elle correspond, sur l'Ancien Continent, au mongol *eme* «femme, femelle» et au basque *eme* «id.». On la trouve aussi, à ce qu'il semble, en hongrois dialectal. Avec la valeur «mère», elle rejoint sans doute le finnois *emä* et l'estonien *ema*, le samoyède selkoup *emy*, le samoyède taigi *emme*, your. *niemeä*. Côté «altaïque», on peut encore citer le kirghiz *emä* si l'on en croit Bj. Collinder ¹³. Ce quasi-universel est assez bien caractérisé avec une unité solide dans la zone euro-sibérienne, basque compris, mais il existe dans d'autres régions, notamment au Proche Orient où il est connu de l'hébreu sous la forme *em* avec la valeur «mère» (ar. *umm* ?).

On peut ainsi remarquer qu'il semble se dessiner une opposition fondamentale entre un thème féminin **Vm-* et un thème masculin **Vt-* (cf. par ex. le ghiliak *imix* «mère» vs *itix* «père») qui couvre plusieurs familles de langues (cp. chamit. *et*, *it* «père»). Cependant, il peut y avoir croisement entre un thème **Vt-* et un thème féminin **Vn-* au lieu de **Vm-*: ainsi en turc et en eskimau la «mère» est respectivement *ana* et *anāna*. Aux côtés de **Vm-* apparaît de plus un thème masculin **Vb-* ou **Vp-* réalisé le plus souvent *ab*, *aba*, *apa* «père» (*abba-*, *abu*, etc.). Ce dernier couvre toutefois un sens assez large puisqu'il prend souvent le sens de «parent» en général. En basque il devient un suffixe de parenté productif *-ba* (*osaba* «oncle», *arriba* «soeur», *alaba* «fille», *izeba* «tante», *iloba* «neveu», etc.). Sabino Arana Goiri, pour les besoins du mouvement nationaliste, a créé des néologismes en utilisant *ab-* comme préfixe dans *aberri* «patrie», *abertzale* «patriote» avec le sens exclusif de «père», ce qui est discutable, surtout dans un pays de vieille tradition matriarcale. Si le mongol possède *aba* «père», le samoyède offre en revanche la même forme avec le sens «mère» ou «soeur aînée», notamment le samoyède enets, avec d'ailleurs des variantes *oba*, *uba*, *ova*, *awa* ¹⁴.

Parmi les éléments fondamentaux des langues, il est très important de porter son attention sur les pronoms personnels, dont on sait qu'ils constituent un critère essentiel en matière de comparatisme, dans la mesure où ils représentent généralement des structures très anciennes. Il n'est pas inutile

11. E. LAROCHE, *Dict. de la langue lowvite*, 119.

12. Cf. *Langue zoque et langue mixe*, Paris, 1898, 217.

13. *Fenno-Ugric Vocabulary*, 153.

14. Cf. KATZSCHMANN / PUSZTAY, *Jenissej-samoj. Wörterverzeichnis, Fenno-Ugrica* 5, Hambourg, 1978, 21.

de rappeler qu'en algonquin par exemple, les pronoms personnels de 1^{ère} et 2^e pers. son *ni* et *ki* (avec pour ce dernier une variante palatalisée *či*). En nahuatl, la 1^e pers. sg. a une forme à initiale *n-* (*ni-* devant consonne) et la 2^e pers. sg. une forme à initiale *t-* (*ti-*)¹⁵. Il est donc assez facile de mettre ici en évidence un schéma commun au nahuatl et à l'algonquin, d'autant plus que dans certains dialectes algiques on trouve également *ti* à la 2^e personne au lieu de *ki/či*. D'autre part l'alternance *k/t* ou *t/k* est une des alternances classiques des idiomes sibériens. Elle est bien connue du basque également, idiome dont le paradigme pronominal des 1^e et 2^e pers. sg. est *ni*, *hi* pour les formes indépendantes. On est frappé de la permanence d'un certain vocalisme palatal au sg. C'est en effet aussi une voyelle fermée, palatale, que l'on observe en ouralo-altaïque au sg.: restitution **mi* pour la 1^e pers., **ti* pour la deuxième. On constate pour ce dernier paradigme la coïncidence de la dentale de 2^e pers. avec celle des idiomes amérindiens évoqués, et la proximité assez grande de *m* et de *n* pour la 1^e pers. Il est tout aussi intéressant de faire observer que les marques *m* et *t* sont en réalité déjà présentes dans les langues paléo-asiatiques, stock d'idiomes qui devrait en principe passer pour plus archaïque que l'ouralo-altaïque. On relève par exemple le tchouktche *gəm* = 1^e pers. sg., *gət* = 2^e pers. sg. *Qui plus est, la marque m s'y trouve en concurrence avec la marque n* comme le montre la forme ghiliake *n'i* de 1^e pers. sg. (2^e pers. sg. = *či*). On peut par conséquent envisager très sérieusement une alternance fondamentale **m/n* ou **n/m* proto-sibérienne pour la 1^e personne, et j'englobe ici dans l'expression «proto-sibérien» un certain nombre de langues amérindiennes, cela va de soi. On pourra, si l'on veut, utiliser l'expression «proto-asiatique» qui devra alors être bien distinguée de «paléo-asiatique».

Avec un peu d'attention, on peut remarquer qu'une telle alternance de 1^e personne existe en fait à son tour en ouralo-altaïque, car si le prototype restitué est **m-* (**mi* au sg., **mu* au pl.), on rencontre une forme de 1^e pers. sg. *én* en hongrois, que l'on pourrait comparer à la base euskarienne **en-* dans le possessif *ene* «mon, ma, mes», ou bien une forme *ni'*, *nin* en samoyède yourak, notamment au duel, si l'on en croit M.A. Castrén¹⁶. On rencontrera cette marque *n* sans doute dans d'autres cas en ouralien. Il conviendra en particulier de tenir compte des marques suffixées, nominales ou verbales. De même on devra examiner comment les marques suffixées dont le phonétisme est différent de celui du pronom indépendant ou préfixé peuvent s'intégrer dans un ensemble. Le basque possède une marque pronominale suffixée *-t* ou *-d* pour la 1^e pers. sg. (*dut* «je l'ai», *dudan* «que je l'ai» lorsqu'il y a infixation du suffixe). Ce cas est plus délicat à résoudre que celui de la 2^e pers. sg. pour laquelle le suffixe (masculin) est *-k* pour un pronom *hi* (*h-*), ce qui semble autoriser une reconstruction **ki* proto-basque avec possible intermédiaire **gi* ou si l'on veut **ġi* (sourde douce) en vieux basque. Cependant, plutôt que de chercher à tout prix à concilier la marque *n* avec la marque *t/d* en reconstruisant un phonème prénasalisé **nd* (Martinet, *Econo-*

15. M. LAUNEY, op. cit., *passim*.

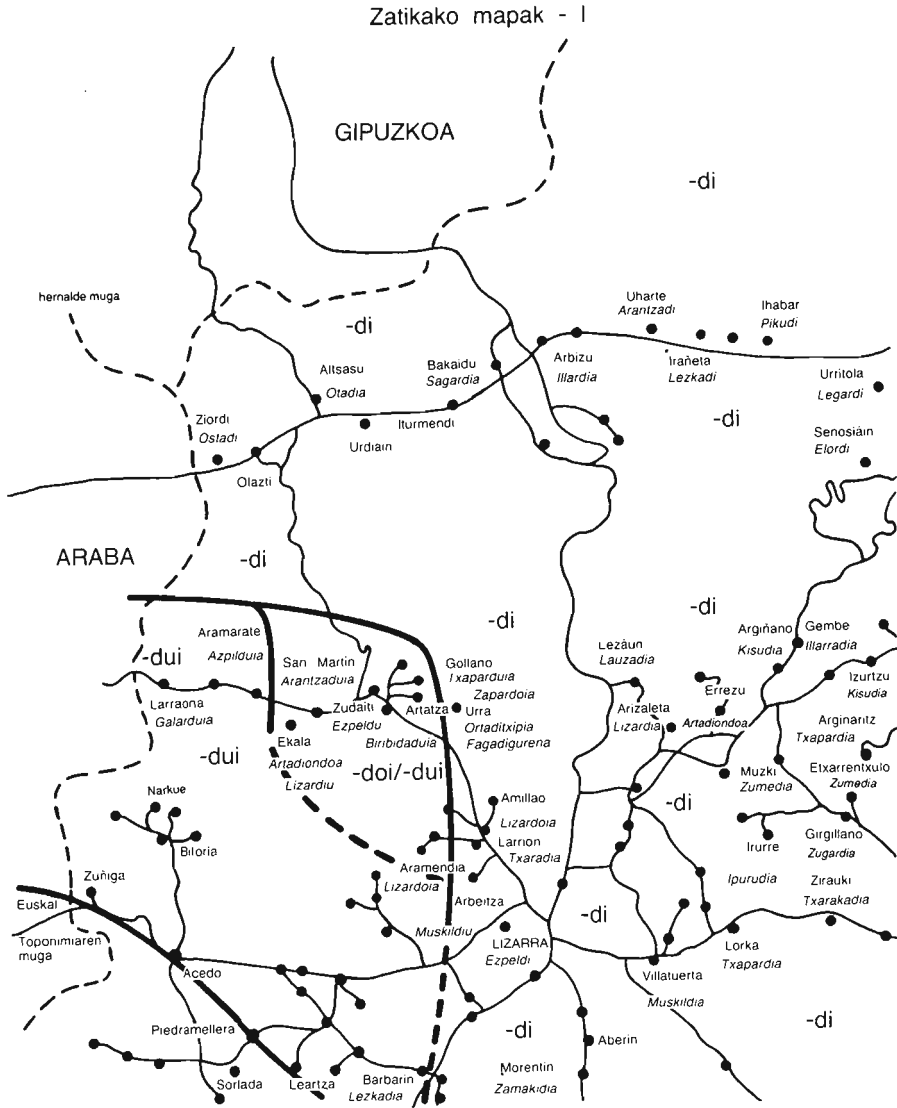
16. *Grammatik der samojed. Sprachen*, S' Petersburg, 1854/Bloomington, 1966, die Praedicat-affixe, §391, 222-223.

mie..., ch. XIV), je préfère penser que l'on a affaire ici à une alternance secondaire à l'alternance principale **n/m* ou **m/n* que nous venons de voir ci-dessus.

On ne saurait, en tout cas, demeurer insensible en face de telles similitudes, quoi qu'on en dise. Il faut souligner encore le fait que le basque présente, comme l'ouralo-altaïque restitué, une opposition vocalique *i/u* du singulier/pluriel: bsq. *ni* et *gu*, *hi* et *zu* respectivement pour les 1^e et 2^e personnes; o.-a. **mi* et **mu*, **ti* et **tu* pour les mêmes. Si pour la forme basque de 1^e pers. pl. *gu* on a, il est vrai, avancé pour la comparaison une forme *gw-* du pronom personnel objectif géorgien, il serait tout aussi acceptable de supposer un rapprochement entre *gu* et la forme pl. **mu* de l'ouralo-altaïque. L'alternance *m/g* fait à son tour partie des grandes alternances classiques, au même titre que *m/b*, *w/g* ou *b/g*. Ces alternances figurent en bonne place tant en ouralo-altaïque qu'en basque (cf. bsq. *mako/gako* «crochet», *fabore/fagore* «faveur», etc.). Dans cette hypothèse, on devra s'attacher à résoudre les apparentes contradictions, dissymétries, des systèmes pronominaux en présence. Le jeu des alternances prend alors une dimension que l'on a peut-être parfois sous-estimée. Pour donner un exemple de passage de *m* à *b* dans les pronoms ouralo-altaïques, il suffit de se souvenir du toungouse qui a *bi* pour la 1^e pers. sg. et *bu* pour la 1^e pers. pl. (mongol *bi* et *ba*), fidèles représentants de l'o.-a. **mi* et **mu*. Peut-être aurait-on intérêt à évoquer également le sumérien dans ce cadre, dans la mesure où il offre respectivement *ḡu* = [nu] et *zu* comme 1^e et 2^e personnes, entre autres formes. Pour ce qui concerne la 2^e personne, il se trouve que des recherches sont en cours qui tentent de déterminer si le *z* sumérien ne notait pas en fait un son /t^s/ plutôt que /z/ ou /s^h/ ¹⁷. Si l'on devait par conséquent poser un pronom sumérien [tsu] de 2^e personne, ce serait un argument non négligeable en faveur d'un éventuel rapprochement tant avec l'ouralo-altaïque **tu* qu'avec le basque *zu*. Il est vrai que les formes sumériennes valent pour le singulier, mais l'observation des formes pronominales des langues ouraliennes montre que l'opposition *i/u* (ou en gros: voyelle d'avant/voyelle d'arrière) est loin d'être toujours respectée, et quelquefois même inversée (cf. par ex. youk. *met* = je, *mit* = nous; *tet* = tu, *tit* = vous). Au demeurant un certain nombre d'idiomes paléo-asiatiques et amérindiens, dont l'algonquin précisément, ne présente qu'une seule voyelle *i* pour le sg. et le pl. L'aléoutien ne distingue le sg. du pl. qu'à l'aide d'une terminaison particulière: *tin* = tu, *tičix/tilix* = vous. L'algonquin n'a même pas de différence entre les formes sg. et pl.: *ni* vaut pour «je» et «nous», *ki* pour «tu» et «vous». Il y a là un fait extrêmement intéressant. De deux choses l'une: ou bien l'une des deux formes s'est perdue ou fondue dans l'autre en perdant son vocalisme et en neutralisant le système pronominal, ou bien la forme unique apporte une remarquable preuve de conservation, à travers des milliers d'années, d'un système archaïque nous révélant que l'individu n'était pas distingué du groupe.

17. Voir notamment l'exposé de M. C. Boisson à la S.L.P. (13/06/1987) «contraintes typologiques sur le système phonologique du sumérien» qui s'appuie sur les emprunts de l'akkadien au sumérien et l'idée d'A. Martinet selon laquelle le *z* akkadien notait des affriquées apicales.

Comme on le voit, un vaste champ de recherches nous est ouvert, dont les potentialités sont immenses. Il n'a pas été suffisamment exploré ni exploité.



Zatikako mapak - IV



LABURPENA

Amerikano zaharren (Indianoen) eta Asiako Mongoliaren artean dagoen askaziko lotura biologian eta odol-arloan, ikerketek frogatu dute. Guri eragin beharko liguke aurkintza horrek, Pazifik itsaslandia inguratzen duten bi lurraldeko hizkuntzak konparatzeko ere, baina Erdi-Siberiaraino edo menturaz ere Europaraino (hala nola fino-ugriar, euskara..). Sustrai zahar-zahar edo oinarritzko hitzen azterketa batek (aita, ama, nortasunaren izen-ordeak, etab.) erakusten digu, lotura hori egiazki bizi dela. Biziki garrantzitsua izaiten ahal litzateke, «moda-xaharreko» komparaketaren balioa berrikusteko, bereziki noiz euskarari dagokion.

RESUMEN

La biología y las investigaciones en el terreno de la sangre han demostrado la relación racial existente entre los viejos Amerindios y los Mongoles de Asia. Este hecho nos debería llevar también a comparar las lenguas de los dos continentes que rodean la zona del Pacífico, incluyendo las de Siberia Central y quizá incluso algunas lenguas de Europa (fino-ugriano, vascuence). Un estudio de antiguas raíces y de términos fundamentales (padre, madre, pronombres personales, etc.) muestra que esta relación existe realmente. Podría ser muy importante reconsiderar el valor de las antiguas comparaciones «pasadas de moda», sobre todo en lo que al vascuence se refiere.

RESUME

La biologie et les recherches dans le domaine du sang ont prouvé le lien racial qui existe entre les vieux Amérindiens et les Mongols d'Asie. Ce fait devrait nous conduire à comparer aussi les langues des deux continents qui entourent la zone du Pacifique en y incluant celles de la Sibérie centrale et peut-être même des langues de l'Europe (finno-ougrien, basque). Un examen de très vieilles racines et de termes fondamentaux (père, mère, pronoms personnels, etc.) montre que ce lien existe réellement. Il pourrait être très important de reconsidérer la valeur des anciennes comparaisons «démodées», surtout si le basque est concerné.

SUMMARY

The biology and the researches in the field of blood have proved the racial link between the old Amerindians and the Mongols of Asia. This fact should lead us to compare also the languages of both continents around the Pacific area, but including those of Central Siberia and perhaps until some of Europe (finno-ugrian, basque..). An examination of very old roots and fundamental words (father, mother, personal pronouns, etc.) shows that this link actually exists. It could be very important to reconsider the value of «old-fashioned» comparisons, especially when basque is concerned.